

IMMERSION LINGUISTIQUE

Un pilotage efficace pour une qualité renforcée

Illustration: Anne HOOGSTOEL



L'immersion linguistique connaît un réel succès en Fédération Wallonie-Bruxelles. Dernièrement, la FESeC¹ a organisé une journée à l'intention des chefs d'établissements organisant de l'apprentissage par immersion. Indéniablement, l'amélioration de la qualité d'un projet en immersion passe par un pilotage efficace.

« **E**n tant que manager et dirigeant de votre école, vous devez pouvoir exprimer votre vision des choses régulièrement, explique d'emblée **Peeter MEHISTO**, consultant international pour le développement de programmes d'enseignement bilingue et leur gestion stratégique. Vous ne devez pas seulement exprimer des valeurs, mais aussi créer des structures qui permettent aux personnes de collaborer. »

P. MEHISTO estime que les directions peuvent s'appuyer utilement sur le comité local d'accompagnement tel que prévu par le décret de 2007 organisant l'enseignement en immersion : « Il faut rechercher des méthodes qui permettent d'aller jusqu'au « translanguaging », au sens où une matière enseignée en histoire dans une langue puisse être discutée de manière plus approfondie dans une autre langue. Ça, c'est le sens de la coopération ». Il recommande que les enseignants des deux groupes langues puissent se former au même moment : « Il faut veiller à ce qu'ils puissent vraiment acquérir des compétences élevées et les meilleures pratiques. Les enseignants doivent être encouragés et avoir des moments pour échanger ». P. MEHISTO recommande aux directions de laisser les enseignants mener librement leurs réunions de travail tout en leur demandant de leur faire rapport.

Pour **Do COYLE**, professeure à l'Université d'Aberdeen en Écosse et spécialiste de l'immersion linguistique, la collaboration doit se centrer sur « faire quelque chose ensemble » (lire ci-dessous) : « Nous perdons trop de temps à discuter et nous ne consacrons pas assez de temps à transférer nos réflexions dans nos actions ».

LOCUTEURS NATIFS

« J'étais peut-être un jusqu'au-boutiste de l'immersion au début, explique

EXPÉRIENCE

« **N**ous proposons aux enseignants de développer un espace numérique. On commence par filmer une leçon. Nous sélectionnons ensuite des « moments d'apprentissage » de deux minutes maximum en justifiant en quoi un moment est considéré comme « un moment d'apprentissage ». Les enseignants font cet exercice d'analyse pendant que les élèves le font, eux aussi, en petits groupes. On compare ensuite les résultats d'analyse. Ce qui est habituellement très intéressant, c'est de constater que les réflexions des élèves sur ce qui fait d'un moment « un moment d'apprentissage » diffèrent des réflexions des enseignants. En quoi cela est-il utile ? Cela nous sert à échanger sur les apprentissages. Et pas pour dire à l'un ou à l'autre : tu n'as pas bien fait ceci ou cela. Cela doit être avant tout une démarche positive et participative. » **Do COYLE**

Olivier MEINGUET, actuel Secrétaire général adjoint de la FESeC, au moment de mettre en place un projet d'immersion dans son école. *Je me disais qu'il fallait absolument des locuteurs natifs, que seuls ceux-ci pouvaient travailler en immersion. Force est de constater que d'autres pistes existent. Des enseignants francophones, bons pédagogues, qui passent l'examen, qui s'investissent et qui, à un moment donné, vont peut-être rencontrer quelques difficultés au niveau de la langue sont vraisemblablement plus à conseiller que des locuteurs natifs qui n'auraient aucune ou que peu de pédagogie ».*

Pour O. MEINGUET, il faut à tout prix éviter de créer une école dans l'école : « Quand on n'a que des locuteurs

natifs, ne maîtrisant pas le français, on a un risque qu'ils s'isolent et qu'ils ne travaillent qu'entre eux ».

Mary CHOPEY-PAQUET, chercheuse à l'Université d'Aberdeen et à l'Université de Namur, insiste, pour sa part, sur la formation : « Nos professeurs doivent avant tout être bien préparés. Il y a plein de ressources qui ne sont pas suffisamment exploitées. Je me réjouis très fort qu'on réfléchisse à la formation initiale tout en restant attentif à la formation continue ».

EN DUO

« Les choses bougent lentement, mais elles bougent tout de même », estime M. CHOPEY-PAQUET pour avoir suivi le programme d'immersion chez nous depuis la fin des années

90. De leur côté, les conseillers pédagogiques, qui interviennent en soutien aux établissements, se sont, eux aussi, adaptés. Ils ont revu leur méthode de travail. « Nous intervenons aussi souvent que possible en duo », explique **Nicole BYA**, responsable du secteur Langues modernes de la FESeC. *Un CP en géographie ne peut pas maîtriser parfaitement l'anglais, le néerlandais, l'allemand et le français. Nous travaillons donc aussi souvent que possible en duo : un CP de la discipline concernée et un CP langue. Nous essayons, dans la mesure de la stabilité de nos équipes, de garder des duos identiques ».* ■

CONRAD VAN DE WERVE

1. Fédération de l'enseignement secondaire catholique

CE QU'ILS EN DISENT...

L'immersion est-elle adaptée à tous les élèves ?

Marie-Aline MARCHAL, professeur d'EDM et d'histoire à GPH à Gosse-lies : « On demande qu'un élève ait d'abord de bonnes connaissances en français. En-dehors de ça, un élève moyen peut très bien réussir en immersion. Il faut surtout de la motivation, la volonté de travailler et de l'enthousiasme pour l'anglais. »

Eddy LEMAIRE travaille pour l'enseignement à distance : « L'immersion peut être une opportunité aussi pour les élèves qui s'orientent vers des études professionnelles. On va vers de plus en plus de mobilité pour le travail. Mais il faudrait vraiment adapter l'immersion à tous les publics. »

Quel est l'apport de ce genre de dispositif ?

Eddy LEMAIRE : « L'apport principal, c'est le fait d'aller vers l'autre. C'est très important de sensibiliser les élèves à ne pas avoir peur d'aller vers l'autre, même si on ne comprend pas tout. »

Baudouin JOACHIM, directeur du Collège du Sacré-Cœur de Charleroi : « Certains de nos élèves sortis de rhéto ont effectué tout leur parcours en immersion. Ils ont passé un examen externe de néerlandais. Les résultats sont tout à fait corrects et leur permettent de s'inscrire dans une

université néerlandophone, s'ils le souhaitent. Il est dommage qu'il ne soit pas indiqué sur le diplôme des élèves qu'ils ont suivi une filière en immersion. Ils ont tout de même produit un effort supplémentaire pour réussir ! »

Didier LORGE, directeur-adjoint de l'Institut Saint-André à Charleroi : « Nous en attendons un changement pédagogique dans l'école. L'immersion fait appel à de nouveaux processus cognitifs. La relation pédagogique est différente. La peur de poser une question n'existe pratiquement plus. La difficulté, c'est de la formuler en anglais, mais les élèves passent cette barrière très vite et ils s'attachent à la compréhension du cours. Nous voudrions étendre cette démarche à l'ensemble des cours, car elle favorise la communication entre l'élève, la matière et le professeur. »

Quelles sont les difficultés à vaincre pour mettre en place un projet d'immersion ?

Benoît FOUARGE, sous-directeur au Collège Saint-François-Xavier à Verviers : « La principale difficulté, c'est l'indispensable concertation avec les membres du personnel. Inévitablement, l'immersion déplace l'emploi, même si l'enveloppe globale reste la même. La deuxième, c'est d'avoir un vrai projet par rapport à l'immersion. Nous mettons un point d'honneur à vérifier cela avec les parents et les élèves. »

Baudouin JOACHIM : « La première

difficulté était la crainte pour l'emploi. Il a fallu en discuter longuement avec les enseignants et avoir une perspective sur le moyen terme. Je m'y suis pris 2 ou 3 ans à l'avance. L'immersion étant déjà implantée à l'école primaire, c'était une prolongation. Le deuxième problème important, c'est le recrutement des enseignants. Il faut amener à Charleroi des enseignants de Gand ou Anvers, qui ne comptent pas nécessairement rester. Chaque année, je dois en recruter de nouveaux ! »

Quelles difficultés rencontrent les enseignants en immersion au quotidien ?

Marie-Aline MARCHAL : « Les difficultés sont surtout présentes au début de la 1^{re} année, quand les élèves ne comprennent rien. Il faut utiliser le mime, le dessin, etc. À partir de janvier, ça s'améliore, on peut donner cours presque normalement en anglais, et les élèves suivent. La difficulté principale ne se trouve pas en classe, mais dans les préparations. Il n'y a pas de livres, pas de documents, il faut tout faire soi-même. J'ai la chance d'avoir une conseillère pédagogique fantastique, mais ça demande quand même énormément de travail à domicile. Il faut s'approprier le programme, comprendre, puis préparer son cours. C'est très exigeant. »

INTERVIEWS CHRISTOPHE CAVILLOT

TEXTE MARIE-NOËLLE LOVENFOSSE